

# BULLETIN DES ARMÉES

## DE LA RÉPUBLIQUE

PARAISANT CHAQUE JOUR

### L'AVENIR

Quelle tâche pour un écrivain de s'adresser à ces soldats héroïques qui combattent depuis cinq semaines dans des rencontres formidables, uniques par l'acharnement et par la durée, sur des dimensions dont il n'y a pas d'exemple historique !

Des masses d'hommes inouïes se heurtant nuit et jour sur des centaines de kilomètres, des batailles presque anonymes tant elles occupent de longs espaces, des armées qui changent sans cesse de forme et de position suivant le développement de l'ennemi; puis, çà et là, tout à coup dans cette guerre qui n'a pas d'analogue de magnifiques faits d'armes, des coups de main à la façon de jadis où la valeur personnelle et l'initiative prennent une importance colossale, tel est le prodigieux spectacle que, de loin, nous apercevons à travers la fumée et la tempête.

Ce spectacle, vous, nos camarades de là-bas, nos fils, nos frères, vous l'emplissez de votre action, de votre bravoure, de votre dévouement sublime à la patrie; vous en faites une des plus belles pages de notre histoire nationale.

Quand vous reviendrez parmi nous, trop anciens pour avoir pris place à vos côtés, quand vous reviendrez dans ce pays que vous aurez défendu, sauvé et rendu plus glorieux encore, vous aurez l'imagination et le cœur assaillis par d'impérissables souvenirs.

Après ces journées où vous avez offert votre vie à tous les risques, à l'heure où vous avez droit au sommeil et au rêve, je suis sûr qu'il se forme dans votre cerveau d'exquises images de la douce France.

Un instant vous oubliez les sanglantes mêlées, vous ne songez pas aux fournaises du lendemain et votre pensée aux ailes innombrables s'envole vers le sol natal.

Soyez certains que sur ce sol, un avenir merveilleux se prépare pour vous ! Il s'organise à votre insu dans le mystère des événements, mais il aura ses racines profondes dans l'œuvre que vous accomplissez en ce moment à la frontière.

Car vous ne défendez pas seulement la patrie, vous la refaites; vous lui apportez des matériaux nouveaux d'ordre, de beauté, de gloire. Entre tous les citoyens vous avez établi une union fraternelle et cette union c'est encore vous qui, au retour, devez la conserver et la cimenter.

C'est vous qui devez nous dicter nos devoirs de citoyens, nous enjoindre de ne plus nous déchirer désormais, et nous rappeler sans cesse l'heure tragique où la France a été menacée et où vous avez conjuré cette menace.

Paysans, ouvriers, bourgeois, riches et pauvres, vous avez été tous confondus dans le danger, tous au même rang; vous avez versé votre sang ensemble, dormi côte à côte le soir après les durs combats;

vous vous êtes soutenus et aimés au milieu d'effroyables périls; vous êtes maintenant les représentants de la patrie nouvelle et vous contenez l'avenir.

Alfred CAPUS,  
de l'Académie française.

### PAROLES FRANÇAISES

#### Petite et Grande Patrie

Ce qui fait de la France le type le plus achevé de la nation moderne, c'est qu'elle n'a vraiment qu'une âme, c'est qu'elle se sent partout une et indivisible, que, d'une extrémité à l'autre de son territoire, tous les cœurs battent à l'unisson, et que de la multiplicité des consciences individuelles qui la composent se dégage victorieusement une conscience supérieure et collective.

Mais notre patriotisme, sans être plus sincère ni plus vrai que celui des autres Français, est peut-être mieux renseigné, plus éveillé et plus sensible aussi. Nous n'avons, hélas ! à faire aucun effort de mémoire pour nous rappeler les épreuves du passé. Elles ont laissé sous nos yeux des traces sanglantes qui ne se sont pas effacées. On peut dire que chaque jour qui se lève, chaque heure qui sonne, chaque soir qui tombe renouvelle pour nous la vivante et cruelle leçon de l'histoire.

Autrefois, au Moyen-Age, à l'époque la plus troublée de la féodalité, il y avait ainsi, sur les limites des royaumes et des empires, des seigneuries qui avaient le redoutable privilège d'être exposées à toutes les invasions et de servir, en quelque sorte, de champs de bataille périodiques. On les appelait des marches. Elles étaient ordinairement habitées par des populations vaillantes, accoutumées à toutes les alertes et aguerries contre tous les périls. Nous demeurons, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la marche de la France.

RAYMOND POINCARÉ  
(Discours aux jeunes Lorrains.)

### SITUATION MILITAIRE

(8 septembre 1914)

1° A l'aile gauche, les Allemands s'étant retranchés dans leur mouvement de retraite sur le Petit-Morin, se sont livrés, en vue de protéger leurs communications, à de violentes et infructueuses attaques contre celles de nos forces qui occupent la rive droite de l'Ourcq.

Nos alliés anglais poursuivent leur offensive dans la direction de la Marne.

Sur les plateaux au nord de Sézanne, nos troupes progressent bien que péniblement.

2° A notre centre, violents combats avec alternatives d'avance et de recul partiels.

A notre aile droite situation bonne en avant de Nancy et dans les Vosges.

### LE MINISTRE DE LA GUERRE VISITE LES DÉPÔTS

M. Millerand, ministre de la guerre, accompagné du commandant Duval, sous-chef de son cabinet, a visité les dépôts des différentes armes de la garnison de Libourne.

### "Ne vous suicidez pas!"

Au jour encore tout récent où la Turquie succombait dans la lutte contre les peuples balkaniques, une grande voix s'éleva en Europe — une voix française qui, avec une éloquence émouvante, affirmait les droits du peuple malheureux et dénonçait l'abus de la force.

L'écrivain illustre qui prenait ainsi parti, avec une noble générosité, pour la Turquie, était Pierre Loti. Son appel eut un écho profond dans tout l'univers civilisé. La Turquie ne peut pas avoir oublié ce noble geste.

Le célèbre écrivain vient d'élever la voix une fois encore. Mais cette fois il n'en appelle pas à la conscience humaine en faveur de la Turquie; c'est à la raison et au cœur de celle-ci qu'il s'adresse.

Il souffre, dans son affection, pour le pays dont il a décrit si magnifiquement le charme subtil, de le voir s'engager à la suite de l'Allemagne dans la lutte européenne et, pour l'en dissuader, il adresse à Enver-Bey une lettre dont voici les passages essentiels :

*Je devine bien, hélas ! les pressions exercées sur votre cher pays et sur vous-même par l'être abominable en qui sont venues s'incarner toutes les tares de la race prussienne : férocité, morgue et fourberie; il a dû abuser de votre beau et fougueux patriotisme en vous leurrant d'illusoires promesses de revanche.*

*Défez-vous de ses mensonges; il a certainement su empêcher la vérité d'arriver jusqu'à vous, sans quoi votre cœur de loyal soldat se serait détourné de lui. Il a su vous persuader, comme à une partie de son peuple, qu'il avait été contraint à ces tueries si longuement préméditées. Au contraire, avec un cynisme infernal, il a réussi à vous donner foi en ses victoires, alors qu'il sait comme tout le monde aujourd'hui que le triomphe finira par être à nous, et, d'ailleurs, si, par impossible, nous devions succomber pour un temps, la Prusse et sa dynastie de bêtes fauves n'en resteraient pas moins clouées pour jamais aux plus honteux piloris de l'Histoire humaine.*

*Combien je souffrirais de voir notre chère Turquie trompée par ce misérable, se lancer à sa suite dans une terrible aventure, et, plus encore, de la voir se déshonorer en s'associant à l'attentat des derniers barbares contre la civilisation.*

*Oh ! si vous saviez l'immense dégoût qui se lève dans le monde entier contre la race prussienne ! Les Allemands ont été les seuls à vous apporter un peu (oh ! très peu) de réconfort; mais c'est égal : cela ne vaut pas que vous vous suicidiez pour eux et puis, voyez-vous, ces gens-là achèvent à cette heure de se mettre hors de l'humanité.*

*Il deviendrait donc non seulement périlleux, mais dégradant, de marcher en leur compagnie. Vous avez sur votre pays une*



influence pleinement justifiée; puissiez-vous le retenir sur la pente mortelle où il semble engagé.

PIERRE LOTI.

La Turquie demeurera-t-elle sourde et indifférente à de si pressantes et si justes exhortations? Il est encore permis d'espérer qu'elle comprendra le sens de l'appel de son grand ami et qu'elle s'arrêtera sur la pente où on l'entraîne malgré elle, peut-être, et au bout de laquelle elle ne trouverait que la déconsidération et l'inévitable châtiement qui sonne toujours au cadran de l'histoire.

Il y a quelques semaines à peine, un des membres les plus marquants du gouvernement ottoman a visité la France. Il y a reçu, non pas l'accueil que notre pays réserve toujours à ses hôtes, mais les assurances les plus loyales de sympathie et les promesses de concours les plus positives. Un véritable courant d'opinion s'est manifesté alors dans tous les milieux de France pour aider la Turquie dans son œuvre patriotique de relèvement. L'attitude prise depuis par le gouvernement de Constantinople donne à l'appel de Pierre Loti le caractère d'un avertissement solennel : « Vous allez vous suicider. »

L'empire ottoman qui tient une si grande place dans l'histoire du monde ne s'exposera pas à une telle fin.

M. R.

## La Maison Krupp et l'Empereur

Pendant de longues années, la maison Krupp fut la créancière de l'empereur. Elle acceptait cette situation sans aucune philosophie, et Böhlen-Krupp, le mari de Barbara, la fille aînée de l'industriel, soupira un jour : « A la longue les meilleures maisons n'y résistent pas. » Il était cependant l'homme le plus riche de l'Allemagne.

Cette situation procurait à la puissante usine certains avantages. Au moment où notre canon de 75 fut établi, Krupp avait entrepris la construction d'une arme analogue, mais de tir beaucoup moins rapide. Il ne voulut pas sacrifier les premiers frais et continua la fabrication.

Dans tous les journaux militaires, une polémique éclata. Le général Rothe, un spécialiste en matière d'artillerie, démontra à supériorité écrasante du canon français, mais on passa outre. Cela coûta à la nation allemande la bagatelle de cent millions. Vinrent les expériences. Elles furent si concluantes que, malgré les réminiscences du Reichstag, il fallut abandonner le nouveau canon, et étudier en toute hâte un autre modèle; on écroula au petit bonheur et avec perte, parmi les nations exotiques, l'engin malencontreux. Mais la précipitation que l'on apporta à la construction de l'arme actuellement en service fut la cause principale de ses imperfections.

## LE SANCTUAIRE

Dans un petit village de la Lorraine annexée, il existe une maison ancienne, d'un joli style et d'un aspect très pittoresque, que l'on ne manque pas de faire admirer aux touristes, trop rares, malheureusement, qui traversent la contrée. Deux Nancéiens, il y a deux ans à peu près, furent amenés ainsi à franchir le seuil. Le maître du logis leur montra complaisamment le vieux bahut, la crédence, parée de ses ferrures et de ses assiettes aux bouquets naïfs, et le hucher rustique, qui font l'ornement de son foyer. Puis, quand il eut bien observé ses visiteurs et qu'il fut certain d'avoir en face de lui de bons patriotes français, il les conduisit dans la chambre d'à-côté, en leur disant :

— Ce que vous venez de voir, messieurs, c'est des vieilleries que je montre à tout le monde. Mais ça, tenez, c'est pour moi... et pour les amis !

Et il leur désigna trois images clouées au mur : c'était le *Rêve*, du peintre Detaille, entre le portrait du ministre de la Guerre et celui de l'amiralissime Boué de Lapeyrière.

## NOUVELLES MILITAIRES

### Sur le front

I. — A l'aile gauche, les armées alliées, y compris les éléments de la défense avancée de Paris, sont en progression continue depuis les rives de l'Ourcq jusque dans la région de Montmirail. L'ennemi se replie dans la direction de la Marne entre Meaux et Sézanne. Les troupes franco-anglaises ont fait de nombreux prisonniers, dont un bataillon d'infanterie, une compagnie de mitrailleuses et de nombreux caissons.

II. — A notre centre, de violents combats se sont livrés entre Fère-Champenoise, Vitry-le-François et la pointe sud de l'Argonne. Nous n'avons été refoulés nulle part et l'ennemi a perdu du terrain aux abords de Vitry-le-François, où un mouvement de repli de sa part a été nettement constaté.

III. — A notre droite, une division allemande a attaqué sur l'axe Château-Salins-Nancy, mais elle a été repoussée au nord de la forêt de Champenoux. D'autre part, plus à l'est, nos troupes ont repris la crête de Saint-Mandray et le col des Journaux.

Pas de modification à la situation en Alsace.

### Opérations Austro-Russes

En Galicie, l'offensive russe contre les Autrichiens se continue avec succès.

Malgré ses tourelles à coupoles cuirassées et ses trois lignes de fortifications, Nicolaïev, au sud de Lemberg, a été pris par l'armée russe, qui a capturé 40 canons et une grande quantité de munitions. Les Autrichiens se retirent, abandonnant un nombre considérable de canons, de trains et de prisonniers. La cavalerie russe est déjà sur les crêtes des Carpathes.

La seconde armée autrichienne opérant dans la région de Lublin a été fortement éprouvée à l'ouest de Krasnostow. Un régiment d'infanterie, le 45e, s'est rendu en entier.

Une division allemande qui marchait au secours des Autrichiens a été attaquée sur la rive gauche de la Vistule.

Les Allemands ont évacué subitement Radow dans la Petite Pologne, où ils s'étaient avancés au début des hostilités.

Le grand-duc Nicolas, en réponse aux félicitations de la Douma, dit qu'il espère fermement qu'avec l'aide de Dieu les Russes anéantiront l'Autriche.

### Les auxiliaires valides

Le ministre a donné l'ordre d'affecter au service armé les hommes du service auxiliaire dont l'âge et la santé permettent ce changement d'affectation.

### Les troupes du Maroc en France

Dès le début de la mobilisation, le commissaire résident général de France au Maroc a offert au gouvernement l'envoi en France de toutes celles de ses troupes qui n'étaient pas absolument indispensables à la conservation et à la sécurité des régions occupées.

Il répondait d'ailleurs ainsi au désir de ces belles troupes qui, bien que menant depuis quatre mois une rude campagne dans la région de Zaza et celle des Zaïan, réclamaient ardemment leur participation aux opérations de France.

C'est ainsi que la plus grande partie des meilleures unités du Maroc ont été appelées à concourir à la défense du pays.

Ce prélèvement considérable sur les troupes d'occupation du Maroc n'a été possible que par l'envoi de France d'un certain nombre d'unités territoriales.

Le général Lyautey a affecté ces bataillons à la garde des principales villes du Maroc où leur présence rassure la population européenne et où leur belle tenue produit sur les indigènes la meilleure impression.

D'autre part, les citoyens français résidant au Maroc, liés ou non par des obligations militaires, ont répondu avec un élan patriotique à l'appel du commissaire résident général.

Ils forment déjà au Maroc occidental

trois bataillons de réservistes, un de territoriaux, et une compagnie de vétérans. Eux aussi participent efficacement à la défense du Maroc et rendent disponibles des troupes régulières pour venir combattre sur la frontière.

### On s'enrôle en masse en Angleterre

Des lettres de Londres disent que les enrôlements, loin de se ralentir, continuent avec un entrain croissant. Ils dépassent actuellement une moyenne de 5,000 hommes par jour.

De son côté, sir Edm. Carzon vient d'arriver de l'Ulster et il a mis à la disposition de lord Kitchener une division complète de ses volontaires armés, équipés et entraînés, prêts, par conséquent, à s'embarquer. Il est maintenant certain qu'avec les contingents indiens, canadiens et australiens, tous en route, c'est une armée de 500,000 hommes que l'Angleterre aura bientôt sur le continent.

### Sur mer

Deux navires de commerce allemands coulés

Deux navires de commerce allemands ont été coulés dans l'Atlantique par les croiseurs français *Descartes* et *Condé*.

### Un avion allemand abattu

Un avion allemand a survolé Gand et a jeté deux bombes. Il a été abattu à Sotteghem, à quelques lieues de Gand. Les deux officiers qui montaient l'avion ont été blessés. Ils ont été conduits à Anvers.



## LE TABLEAU D'HONNEUR

Sont inscrits au tableau spécial pour la Légion d'honneur et la médaille militaire :

Pour chevalier de la Légion d'honneur. — Le lieutenant Compagnon, au 19e bataillon de chasseurs : « Belle conduite, combat de Chamblay, le 14 août 1914, a été blessé grièvement. »

Pour la médaille militaire. — Le caporal Delattre, au 19e bataillon de chasseurs : « Les deux bras traversés par une balle et atteint en pleine poitrine par une autre balle, dont le choc a été amorti, a repris sa place dans la ligne de feu. »

Le caporal Biscois, du premier groupe d'aviation : « Blessé à la suite d'un accident d'aéroplane. »

### Humour alsacien

## Le couvert complet

La scène se passe aux environs de Mulhouse, dans un village qui, depuis lors, fut occupé par nos troupes. Un lieutenant d'éclaireurs allemands dits *Meldereiter* arrive au galop, poste ses quelques hommes, puis, surgissant sur le seuil de l'unique auberge du lieu, commande d'un ton rogue qu'on lui serve à déjeuner sans délai. Il s'installe d'ailleurs, sur-le-champ, et tirant son sabre hors du fourreau, il le couche, d'un geste menaçant, à côté de son assiette.

Alors, le garçon de l'auberge, peuintimidé par cette mise en scène dramatique, va chercher une fourche dans la grange et accourt la placer, sur la nappe, à côté du sabre.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demande l'officier d'un ton furieux.

— Eh bien, riposte le brave Alsacien en désignant la lame nue, je croyais que c'était votre couteau... et je venais apporter la fourchette.

## NOUVELLES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER



La Vie à Paris. — Le chômage, à Paris, n'a jamais été complet. Nombreux cependant étaient les chômeurs. Grâce aux efforts faits par les pouvoirs publics et les différentes organisations, on a pu leur procurer du travail et, peu à peu, on voit avec satisfaction les usines ouvrir leurs portes et les maisons de commerce reprendre leurs affaires.

C'est le monde des théâtres, et particulièrement les artistes des petits théâtres et des cafés-concerts qui ont été le plus atteints par les mesures prises au moment de la déclaration de guerre. Grâce aux soins de leurs Amicales, leur sort s'améliore et, la comme ailleurs, les rigueurs du chômage se trouvent adoucies.

M. Jean Richepin au général Gallieni. — M. Jean Richepin a adressé la lettre suivante au général Gallieni, gouverneur militaire de Paris :

« La dernière fois que j'ai eu l'honneur de vous serrer la main, nous présidions, côte à côte, le banquet des anciens enfants de troupe, car nous sommes tous deux enfants de la giberne et fières d'en avoir été. Nous sommes, du reste, de la même classe, nés en 1849. Il nous fut doux ce soir-là de nous rappeler notre adolescence en culotte rouge, us premières études à l'école régimentaire sous les plis du drapeau. »

Il y a huit jours, j'étais aux champs remplissant les devoirs de maire; soudain, j'ai entendu qu'ici on battait « Aux champs ». Paris était menacé, mais tranquille, puisqu'il vous savait à sa tête, et je suis venu tout de suite, avec ma femme et mes deux plus jeunes fils; les deux aînés sont partis déjà. »

« C'est ici, mon général, que je les attendrai, sous vos ordres, avec cette consigne que vous avez donnée à Paris et que Paris saura remplir comme vous la lui avez donnée : « Jusqu'au bout. »

L'Aurore des Jours heureux ! — Dans une lettre destinée à être lue au cours d'un meeting tenu à Belwick, sir Edward Grey, ministre des affaires étrangères, a déclaré que la guerre actuelle avait montré l'immoralité terrible du militarisme prussien; mais que quand la Prusse aura été subjuguée, des jours plus heureux commenceront pour l'Europe, qui apporteront une compensation pour les grands sacrifices consentis durant les hostilités.

Les Pertes allemandes. — Une dépêche de Copenhague, en date du 3 septembre, constate que le sentiment dominant en Allemagne est tout différent de celui du début de la guerre. Tandis que l'optimisme régnait partout alors, l'Allemagne est aujourd'hui un pays de deuil universel. Les pertes ont été énormes. « Je ne crois pas exagérer, dit le correspondant, en affirmant que plus de 200,000 soldats allemands ont été déjà tués dans les combats livrés aux frontières de l'est et de l'ouest en Belgique et en France. »

Les grandes cités présentent partout le calme d'un cimetière dévasté. Tous les employés des tramways et des trains sont remplacés par des femmes; les voitures de plates sont conduites par des femmes. Le nombre des sans-travail augmente rapidement.

Revirement significatif. — M. Hermann Rieder, un Allemand naturalisé Américain, qui faisait dans la presse des Etats-Unis une campagne d'une extrême violence injurieuse et méprisante pour les alliés, a depuis deux jours brusquement modifié son attitude. Il fait l'éloge de la paix, met hors de doute la valeur des forces alliées contre l'Allemagne, et déclare que « les Etats-Unis devraient mettre fin à ce carnage ». »

Vienne se fortifie. — On télégraphie de Lemberg que depuis la chute de la ville 2,000 hommes travaillent avec une hâte fébrile aux fortifications de Vienne. Plusieurs milliers sont occupés à fortifier les rives du Danube.

Les étudiants roumains font un appel en faveur de la France. — Les étudiants roumains viennent de publier dans les journaux un manifeste dont voici le texte :

« Certains d'être les interprètes de tous les Roumains, nous ne voyons dans la neutralité actuelle de notre pays qu'une période de préparation en vue d'un effort commun pour la défense de l'idée latine. »

Dans l'attente de cet instant suprême, nous adressons à nos compagnons d'armes de France l'expression de nos sentiments de fraternité, en faisant des vœux sincères pour la victoire des légions romaines. « Vive la France ! Vive le monde latin ! »

Les représentants de l'Allemagne et de l'Autriche sommés de quitter le Caire. — Le commandant militaire anglais au Caire a sommé les représentants diplomatiques de l'Allemagne et de l'Autriche auprès du khédive d'avoir à quitter l'Egypte dans les vingt-quatre heures.

Expulsion de Belgique des Allemands et Autrichiens. — Le quartier général belge a décidé que les sujets allemands et autrichiens doivent quitter la Belgique dans les vingt-quatre heures. Les sujets allemands et autrichiens naturalisés belges doivent quitter la position fortifiée d'Anvers.

Un appel de Sienkiewicz. — Sienkiewicz, l'auteur célèbre de « Quo Vadis ? » lance un appel aux Polonais d'Autriche pour les exhorter à combattre avec la Russie.

Héroïsme russe. — Les soldats blessés revenant du front racontent de nombreux traits d'héroïsme de la part des troupes russes. Dans le régiment du colonel Alexeïeff, le porte-drapeau fut tué alors qu'il s'agissait d'enlever une redoute défendue par des forces supérieures; le colonel Alexeïeff ramassa le drapeau; à ce moment, un éclat d'obus vint le blesser au cou. Sans faire attention à sa blessure, le colonel s'élança : « Suivez-moi, mes amis ! Les balles pleuvent. Autour de lui, enthousiasmés, criant : « Pour le tsar et pour notre chef ! », les soldats de son régiment chargèrent d'un tel élan que la redoute fut enlevée et l'ennemi mis en fuite. »

Kozma Kriutchatov, le cosaque qui se signala il y a quelques semaines en attaquant seul 27 uhlans et en tuant 11, a rejoint les rangs. Il avait été blessé dix fois.

Le vainqueur de Kirk-Kilissé sert dans l'Armée russe. — On n'a pas oublié le grand rôle joué par le général Radko Dimitrieff pendant la guerre des Balkans. C'est lui qui commandait l'armée bulgare qui remporta la grande bataille de Kirk-Kilissé contre les Turcs. Le général Dimitrieff, qui est un ami ardent de la Russie, sert actuellement dans l'armée de nos alliés, qui lui ont confié un commandement important. Il a pris une part très active aux récents combats en Galicie, et a obtenu plusieurs succès décisifs à la tête des troupes russes.

L'Aveu. — Un commandant allemand, interné au fort Richelieu à Cete, a fait un éloquent récit d'une bataille à l'issue de laquelle il se rendit :

« Nous étions 5,000, dit-il, rassemblés vers le nord de Lunéville, quand nous fûmes surpris par des forces françaises qui, venant de tous côtés, nous imposèrent le combat. L'artillerie intervint et l'infanterie aidant, nous fûmes bientôt inondés d'une épouvantable pluie de feu; mes hommes tombaient comme des mouches. Après deux heures de cette affreuse lutte, nous n'étions plus que quelques centaines. Comme je voyais que toute résistance était inutile et que nous avions fait notre devoir jusqu'au bout, je rassemblai les onze officiers et sous-officiers survivants et je leur demandai s'ils n'étaient pas d'accord de se rendre. »

Tous acceptèrent ma proposition, et aussitôt un soldat me remit sa chemise blanche que j'arborai au bout d'un fusil.

La canonnade cessa, et quand nous nous rendîmes, nous n'étions plus que 280. »

Les Suisses protestent contre la destruction de Louvain. — Le mouvement de protestation indignée contre l'incendie de Louvain se fait de plus en plus énergique dans la Suisse allemande. L'opinion des journaux zurichois est particulièrement intéressante à ce point de vue. Zurich étant la ville de Suisse où l'influence allemande passe pour être la plus puissante. Cette opinion prouve quel changement s'est produit dans les esprits.

L'attitude des socialistes italiens. — Le comité de direction du parti socialiste italien a adopté un important ordre du jour approuvant la déclaration de neutralité de l'Italie, affirmant par cela même que le traité de la Triple a perdu toute valeur effective.

Le remarque, d'ailleurs, que le peuple italien ne peut pas dissimuler sa solidarité fraternelle avec les pays des héritiers de la Révolution contre l'impérialisme germanique.

Prisonniers de marque. — Parmi les prisonniers internés dans la maison d'arrêt du fort du Bouguen, près de Brest, se trouvent des fils de grandes familles allemandes. Il y a sept médecins et deux ingénieurs. Un d'eux est le fils du commandant du 5e corps d'armée allemand, et l'autre est le neveu du célèbre professeur Koch.

### Ce qu'ils ont souffert

## La première journée de casernement d'un Alsacien

Le 4 octobre 1912, un peu avant sept heures du matin, nous nous trouvâmes une vingtaine de jeunes gens habillés en civils dans la cour de la vieille caserne d'artillerie de la place d'Austerlitz. J'étais le seul Alsacien.

Les Allemands s'approchaient les uns des autres, en s'inclinant légèrement.

« J'ai l'honneur de me présenter à vous », et ils disaient leurs noms. Je dus à mon tour me nommer.

On me désigna avec trois autres pour la seconde batterie. Un sous-officier nous dit de le suivre. Nous payâmes la somme exigée par l'Etat pour le prêt d'un cheval et sa nourriture pendant six mois; le magasin d'habillement nous vendit trois casques, un manteau, des bottes, tous les effets de grande et de petite tenue. J'étais renseigné sur les usages; j'abandonnai au sous-officier de chambrée deux casquettes plates, deux sabres, un manteau, pour qu'il en fit son affaire avec les sous-officiers de ma batterie. On me conduisit dans la chambrée de mon brosseur, qui devenait ainsi la mienne; j'y partageais avec lui une petite armoire en bois blanc. Je fis la connaissance de mon cheval et du brosseur de mon cheval.

Ces longues stations et ces attentes debout dans l'humidité sont fatigantes, surtout si l'on a les nerfs en révolte.

Je ne pus prendre sur moi de me joindre à mes trois « camarades » quand ils m'avertirent qu'il serait sage d'offrir un verre aux sous-officiers.

A onze heures, un volontaire me dit : — Nous allons boire un verre de bière et puis nous déjeunerons.

Je m'excusai de ne pouvoir les suivre. Ils partirent ensemble et déjà ils étaient liés. Je regagnai ma chambre. Je me sentais comme une île douloureuse au milieu d'un brutal océan d'indifférence. Si j'avais été soldat en France, j'aurais eu dans ma chambrée des compagnons un peu jaloux, défaits, désagréables, c'est possible ! et aussi des sous-officiers raides et contrariants; mais je crois que j'aurais trouvé en moi-même une bonne humeur, une qualité de vie supérieure et entraînante pour fonder toutes les préventions : celles des autres et les miennes propres. J'aurais été si évidemment un soldat de bonne volonté et un compagnon désireux de plaire, qu'entre nous tous, il se serait créé un lien fraternel. Ou bien encore, je me serais convaincu que j'étais à mon propre service, que je collaborais à la puissance de la France, et dans des petites saines interprétées, j'aurais voulu voir des grands deurs.

Ces réflexions me tinrent lieu de déjeuner. A deux heures après midi, les volontaires des différentes batteries étant réunis dans la grande cour, le lieutenant apparut pour la première fois.

C'était un petit lieutenant à peine majeur, rose et joufflu, les cheveux ras, très raide et très sanglé. Il se promenait en caressant une moustache claire dont la pointe, trop dardée sous le nez, lui donnait un drôle d'air. Ses gants, ses manchettes et son col très haut émerveillaient par leur blancheur sur l'uniforme sombre. Certainement il jouissait de nous montrer sa suprême élégance militaire. Mes compagnons l'admiraient beaucoup. Eux et lui servaient le même idéal.

Tous ces gens-là étaient emboîtés dans le même ordre social. Notre lieutenant était exposé à fréquenter les familles de ces volontaires, à faire danser, voire à épouser leurs sœurs : aussi était-il enclin à se montrer homme du monde; mais en même temps il prenait un ton rude, parce que c'est une habitude traditionnelle, parce qu'il devait s'imposer à plusieurs d'entre nous qui étions ses aînés, et enfin parce qu'il entendait réagir contre la secrète mésestime des hommes d'étude pour les militaires.

Sa première phrase fut sèche :

— C'est moi qui suis chargé de faire votre instruction. Je pense que nous nous entendrons bien. Nous allons commencer par vous enseigner le salut.

Un énorme maréchal des logis, aux yeux infiniment bleus, l'assistait. Pour se donner



de l'autorité, il bombait sa poitrine, ce qui ne l'empêchait point de paraître bossu, car ses omoplates saillaient dans son vaste dos. Ce géant osseux à la grosse moustache broussailleuse semblait puéril à cause de son inhabileté à manier ses formidables mains et ses pieds. Il avait mis cinq ans à gagner son grade; quel ton devait-il prendre avec ces inférieurs riches et instruits qui allaient devenir si rapidement officiers? Il était irrité contre ces heureux volontaires, en même temps qu'intimidé par le petit lieutenant qui le surveillait en se pavanant: de là, un zèle maladroît et de la dureté.

Nous apprîmes à saluer, puis il y eut des exercices de marche et d'assouplissement, enfin une heure d'équitation. J'avais le sang à la tête, j'étais affaibli de n'avoir pas déjeuné, mais dans mon extrême malaise, mêlé de froid et, le dirai-je, d'une étrange peur confuse, je m'efforçais de me dominer, de ne pas me mettre en colère, d'être attentif à tous ces exercices de clowns que nous recommandions indéfiniment. C'était un orage dans mon cœur. Parfois, car je suis violent de caractère, j'admettais de rompre brusquement ce cauchemar. « Ai-je vraiment bien fait, me disais-je, de rester en Alsace? Supporterai-je cet esclavage? » J'aurais voulu réfléchir à ma misère; cet homme qui la créait m'en détournait. De minute en minute, j'entendais sa voix:

— Volontaire Ehrmann, vous n'êtes plus, ici, dans la vie civile; tâchez de faire attention.

Je calculais que cet être déplaisant jouissait de se sentir armé de pleins pouvoirs, que ma révolte ne montrerait en rien que le puissant soubresaut d'une âme trop débile.

Ce long exercice auquel mes muscles n'étaient pas assouplis et contre lequel je me cabrais me mit au point que je pensai à me déclarer malade. Je demeurai pourtant au service d'écurie, où l'odeur des chevaux, les lampes fumeuses, la grossièreté des soldats, la rude voix du fourrier portèrent au paroxysme ma nausée.

Vers neuf heures du soir, harassé de fatigue et sans doute d'inanition, je quittai la caserne et regagnai ma chambre.

Maurice BARRÈS.

## Pour les familles des soldats

### Les assurances sur la vie et le risque de guerre.

Le *Journal Officiel* publie, sur le rapport du ministre du travail et le Conseil d'Etat entendu, un décret ainsi conçu:

Article 1er. Pour tous les contrats d'assurance nouveaux ou à renouveler qui comportent le paiement d'un capital au décès et qui garantiront le risque de guerre, il est demandé par la Caisse nationale d'assurance, en cas de décès, à compter de la publication du présent décret et jusqu'à la cessation des hostilités, une surprime basée sur le capital assuré et dont le taux est le suivant:

10 % de ce capital pour les assurés faisant partie de l'armée active ou de la réserve de l'armée territoriale;

7 1/2 % pour les assurés faisant partie de l'armée territoriale ou de la réserve de l'armée territoriale;

5 % pour les citoyens qui, n'appartenant à aucune des catégories précédentes, sont mobilisés.

Pendant la même durée, le risque de guerre est exclu des contrats nouveaux ou renouvelés souscrits sans le paiement de la surprime susvisée.

Art. 2. Trois mois après la cessation des hostilités et pour chaque catégorie d'assurance, la Caisse nationale procédera, s'il y a lieu, au partage d'une police de guerre entre les titulaires ou leurs ayants droit, proportionnellement au montant du capital assuré, de l'excédent du montant des surprimes encaissées sur celui des sinistres payés.

### Les allocations aux femmes des mobilisés.

M. Ribot, ministre des finances, a donné des ordres pour qu'en attendant une refonte des dispositions réglementaires, les allocations aux femmes des militaires sous les drapeaux soient payées dans toute la France sur la simple présentation du certificat d'admission délivré par les autorités locales de leur résidence habituelle.

## A LA BELGIQUE REVUE DE LA PRESSE

Salut, petit coin de terre,  
Si grand de bonté,  
Où l'on vous rend si légère  
L'hospitalité;

Où tout ce que l'on vous donne,  
Sourire ou pitié,  
N'a jamais l'air d'une aumône,  
Mais d'une amitié;

Où les âmes si sereines  
Ont les yeux si doux,  
Que les tourments et les haines  
S'y reposent tous!

Salut, terre fraternelle,  
Où tout m'a tant plu!  
Peuple bon, race fidèle,  
Belgique, salut!

Va! la France a la mémoire  
De ces jours de deuil,  
Où la défaite sans gloire  
Brisait notre orgueil;

Où, fuyant, vaincus débilés,  
Un puissant vainqueur,  
Tu nous as ouvert tes villes,  
Tes bras et ton cœur.

Puis, douce comme une mère,  
Tu nous as bercés;  
Mieux encor, chère infirmière,  
Tu nous a pansés.

Tu nous a mis sur nos plaies,  
Saignantes encor,  
Ce baume, les larmes vraies,  
La foi, ce trésor!

Si bien que plus d'un t'a prise,  
A voir tes vertus,  
Pour une pauvre sœur grise,  
N'aimant que Jésus.

Mais je te connais, mignonne,  
Je te connais mieux,  
Et, sous ton voile de nonne,  
Ton cœur bat joyeux.

J'ai, sur ta lèvres rebelle,  
Surpris un doux nom,  
Et c'est Van Dyck qu'il s'appelle,  
Ne dis pas que non!

J'ai vu dans ta vieille église  
Rubens sur l'autel;  
Metsys a peint ta devise,  
Van Eyck ton missel.

J'ai vu, les jours de dimanche,  
Téniers l'étourdi  
Déposer sur ta main blanche  
Son baiser hardi.

Sous cette robe de laine  
Que nous vénérions,  
Va! tu n'es rien moins que reine,  
Reine à trois fleurons!

Les arts sont ton diadème,  
Rien ne l'obscurcit;  
Et je t'admire et je t'aime;  
Salut et merci!

Mais tu vois, terre d'asile,  
Tu vois leurs regards?...  
Que ton lion veille, agile,  
Sur tes fiers remparts.

Que dans sa tanière neuve  
Il protège Anvers,  
Près de ces ports où ton fleuve  
Berce l'univers.

Que toujours impénétrable,  
Intacte toujours,  
Tu restes l'abri durable,  
L'éternel recours!

Que Dieu sèche la main droite  
Qui te frapperait;  
Malheur à qui te convoite!  
Mort à qui t'aurait!

Et salut, petite terre,  
Grande de bonté,  
Qui rends si douce et si chère  
L'hospitalité!

Paul DÉROULEDE.

**Le Figaro.** C'est une grande cause d'erreurs que de mépriser les hommes. L'Allemagne, dans l'orgueil de sa force, a cru les peuples avec qui elle se trouve aujourd'hui en guerre capables des pires félonies. Il suffirait d'une menace pour que la Russie abandonnât la Serbie aux fureurs autrichiennes, d'une autre menace pour que la France laissât la Russie aux prises avec l'Autriche et l'Allemagne, d'un froncement de sourcils pour que la Belgique ouvrit son territoire, de l'offre d'un marché abject pour que l'Angleterre consentît à la violation des traités qui portaient sa signature. L'honneur parla chez tous les souverains, chez tous les peuples.

**Le Journal.** Rappelez-vous les fameuses paroles du tsar affirmant qu'il ne ferait pas la paix tant qu'il y aurait un Allemand sur le sol de la Russie et de la chère France. Souvenez-vous des mâles déclarations des Kitchener et des Gallieni, et aussi de la décision virile proclamée par le gouvernement français, et si ceux-là n'ont rien à apprendre, il est bon par contre, il est nécessaire que notre volonté farouche soit connue à Berlin et à Vienne. La plus rigoureuse censure ne pourra en étouffer complètement les échos.

**Le Petit Parisien.** La déclaration anglo-franco-russe fera taire les clameurs des incorrigibles pessimistes qui déjà hochaient la tête d'un air mystérieux, en laissant percer des appréhensions outragées pour la constance russe, la ténacité française et la fidélité britannique. Elle est la consécration des paroles qui valent des serments prononcées déjà par le tsar et par le premier ministre anglais. Elle enregistre en quelque sorte la fière promesse du « Times »; jusqu'à la soumission de l'Allemagne.

**Le Matin.** L'armée allemande est si sûre que l'on ne passera pas en payant avec de la monnaie d'intimidation que, pour la première fois peut-être depuis le début de la campagne, elle met bas ses ruses perpétuelles et semble décidée à entrer avec l'adversaire en champ clos. Donc chaque jour nous rapproche davantage de la grande bataille.

**La Liberté.** — C'est le pacte libérateur du monde moderne vis-à-vis de l'hégémonie germanique. Quoi qu'il arrive, quelles que soient les traverses et la durée de la lutte, les alliés iront jusqu'au bout et d'accord.

**Le Journal des Débats.** Jusqu'au dernier souffle, les trois puissances combattront ensemble. Elles ne déposeront les armes qu'après avoir assuré l'indépendance de l'Europe. Elles n'accepteront aucune cote mal taillée, aucune transaction laissant la porte ouverte à de nouveaux conflits. La paix prochaine doit être une paix pour longtemps, très longtemps, et nous sommes certains que les socialistes se joindront à nous pour exiger qu'il en soit ainsi.

**Le Petit Marseillais.** C'est une loi fatale des guerres contemporaines que le vainqueur s'épuise avec une incroyable rapidité. Son offensive même lui inflige des pertes infiniment plus fortes que celles qu'il a fait subir à son adversaire; et plus il s'éloigne de son point de départ, plus il s'affaiblit. L'armée allemande souffre déjà de ce mal. De là vient qu'on nous signale le ralentissement de sa marche en avant.

**Le Petit Provençal.** Entre la patrie frémisante et le gouvernement, une communion étroite s'est établie. Elle suscitera les efforts magnifiques qui, aux heures les plus sombres de notre histoire, sauvèrent la nation et firent l'étonnement du monde. La sainteté de notre cause, l'imminence et la gravité du péril, nous hausseront à la taille des grands ancêtres.

**L'Humanité.** D'un cœur unanime, les Français de tous les partis se prêtent à toutes les éventualités. C'est pourquoi l'intérêt de la défense nationale réunit toutes les volontés et toutes les énergies autour du gouvernement civil et militaire qui, à Bordeaux ou à Paris, représente la nation.

**Le Times,** de Londres. Nous pouvons attendre avec confiance et sans crainte la seconde phase de la guerre pour les alliés. Il est essentiel de faire durer les hostilités, selon les paroles mémorables du président Poincaré: « Nous aurons finalement la victoire; nous l'obtiendrons par une volonté inlassable, par l'endurance et la ténacité. »

Le Gérant: G. CALMÈS.

BORDEAUX. — IMPRIMERIES GOUNOUILLHOD